

LE
PASSE-TEMPS
ET
LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie. — Les Livres : <i>Des Chansons</i> , par Emile Bourdelin.....	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X.
Concerts Bellecour.....	L. M.
Par-ci, par-là.....	Maurice P.
Récompense honnête.....	Eugène FOURRIER.
Concours du Conservatoire.....	X...
Lettre Parisienne : <i>Les Congrès</i>	Arsène ALEXANDRE.
Libre Chronique : <i>La bouteille à l'encre... de Chine</i>	FRANC-SILLON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...

CAUSERIE

LES LIVRES

DES CHANSONS

Par Emile Bourdelin, 2 volumes in-8, Paris; Alexis Noël, imprimeur-éditeur.

Des Chansons! Ce titre ne vous semble-t-il pas empreint d'une modestie par trop excessive? Des chansons... ce n'est que cela!...

J'imagine Sully-Prudhomme réunissant ses œuvres sous cette épithète passablement laconique et dédaigneuse : » Des vers ».

Eh oui, ce sont des chansons — les siennes — que M. Emile Bourdelin, président du Caveau, a fait paraître en deux volumes, des chansons pleines de finesse et d'esprit, d'émotion et de sentiment, de poésie surtout, il faut le déclarer hautement à l'encontre de l'opinion jadis professée par Leconte de l'Isle que la « Poésie française n'avait rien de commun avec les fabricants de refrains ».

Cette frasque du plus indigeste de nos Parnassiens ne tire pas autrement à conséquence : on aura — depuis longtemps — oublié *Ekhidna* et le *Rêve du Jaguar* que les couplets des maîtres de la Chanson — dont M. Bourdelin a si bien maintenu les saines traditions — continueront

A voltiger encor sur les lèvres des hommes.

Ce qui n'empêche pas l'auteur de *Ma Tante Fleurette* de confesser — en une courte préface — qu'il n'a pas fait des chansons pour les faire imprimer, mais qu'il les fait imprimer parce qu'il les a faites.

C'est intentionnellement que je viens d'indiquer le titre d'une des plus belles chansons de M. Bourdelin, une de celles — tout au moins — où le sentiment tient la plus grande place.

Francisque Sarcey — qui n'était pas toujours tendre pour les chansonniers — s'est plu, du reste, à la présenter comme un chef-d'œuvre du genre.

La tante Fleurette, c'est la tante qui reste vieille fille pour élever les enfants de sa sœur :

Fleurette était le nom charmant
Qu'on lui donna dans sa jeunesse;
Et sur ma mère tendrement
Elle exerçait son droit d'aïeuse.
Plus tard elle eut le cœur meurtri
En consultant la pâquerette...
Elle n'eut jamais de mari,
Pauvre tante Fleurette!

La bonne tante tient — dans la maison — l'emploi de seconde mère : elle soigne les enfants, les dorlote; plus tard, elle reçoit leurs confidences.

Puis elle vieillit quelque peu,
Le temps lui pâlit le visage;
Mais elle garda son œil bleu,
Le ciel par delà le nuage.
Je pourrais la peindre d'un trait,
Son tour, sa grande collerette;
Et mettre au bas de son portrait :
A ma tante Fleurette!

Ainsi toujours elle vécut,
S'oubliant, elle, pour les autres;
Fière du bonheur qui m'échut,
De mes soucis disant : « les nôtres. »
Par sa mort qui tous nous brisa,
Quel chagrin nous fit la pauvrette!
Ce fut le seul qu'elle causa.
Chère tante Fleurette!

Ne trouvez-vous que ce poème intime est d'un tour de vers sincèrement attendri?

La même note sentimentale se retrouve dans *La Blanche* — *Le Soulier dans la cheminée* — *Près du Foyer* — *Ma Bourgeoise*.

A signaler aussi — dans le même ordre d'idées — la chanson « *Je ne me souviens plus* » qui se termine par ce couplet :

Ai-je été jeune? Avais-je une âme?
Étais-je ému d'un gai soleil?
Aimais-je à voir deux yeux de femme
Près de moi sourire au réveil?
Ai-je pris la flamme éphémère,
Pour le plus ardent des amours?
En ai-je eu quelque peine amère?
De ça je me souviens toujours.

Le chansonnier ne rime pas des chansons pour s'enrichir, il chante pour s'égayier lui-même et rit — tout le premier — de ses embarras.

Que me rapportaient mes travaux?
Un rien, je le dis sans vergogne;
Mais les sujets étaient nouveaux
Et j'abattais de la besogne.
Je dinais d'un court manuscrit
Que ma plume traçait rapide...
Ah! que je dépensais d'esprit
Quand j'avais la bourse vide!

Plus loin, dans « *Violette d'hiver* », il fait bon marché des illusions qui ont embelli sa jeunesse :

Poète, à vingt ans l'on se pique
D'escalader un jour les cieux;
On rêve d'un poème épique
Écrit en vers ambitieux!
Avant la gloire l'âge arrive;
Et... las de planer dans l'éther,
On rime une chanson naïve...
C'est la violette d'hiver.

Cette pointe de sensibilité spirituelle reparait encore dans « *Je suis dans l'aisance* ».

Du beau ciel de mes jeunes ans
Je vois la teinte toujours bleue,
Bien que j'aie en ce joyeux temps
Tiré le diable par la queue.
Plus tard, un parent généreux
Me fit don de sa survivance,
Ce fut un présent plantureux...
Mais j'ai peur d'être moins heureux
Depuis que je suis dans l'aisance.

Et ses craintes sont fondées : le travail l'ennuie, les femmes le plument, sa santé se ressent d'une table trop plantureuse, il en arrive — la dépense allant toujours en augmentant — à se trouver plus gêné que par le passé.

Un vieil ami, mon confident
Qui vécut toujours comme un sage,
Correct, économe, prudent,
Et qui ne fit pas d'héritage,
Ne me cache pas son courroux :
Il blâme mon imprévoyance
Qui le met sans dessus dessous...
Il m'a souvent prêté cent sous
Depuis que je suis dans l'aisance.

Très drôle la chanson « *Nous irons à la campagne* » M. Bourdelin y reprend la chimère caressée par le paysan de Nadaud, celui qui, toute sa vie, rêva de voir Carcassonne.

Aller à la campagne, le projet paraît cependant facile à réaliser...

Paris a ses galériens,
Les reclus du cinquième étage ;
Ces ménages aériens
Rêvent champs, forêt et cottage.
Aussi tant que dure l'hiver,
Tout mari chante à sa campagne :
— Quand reviendra le printemps vert,
Nous irons à la campagne !

Oui, mais il faut compter avec les giboulées d'avril et les ardeurs de l'été qui forcent à garder la maison, la venue des parents de province, les occupations qu'on ne peut différer. Octobre arrive, on est libre :

Enfin, s'exclame-t-il, filons !
Octobre a des heures bénies...
Mais de trop hâtifs aquilons
Emportent les feuilles jaunies.
Rasseyons-nous au coin du feu ;
La nuit vient tôt, le froid nous gagne ;
L'été prochain... s'il plaît à Dieu,
Nous irons à la campagne !

Une philosophie riante se rencontre dans *Lequel vaut mieux ? Aurea Mediocritas. — Autant de pris. — Un Voyage d'affaire. — Il fera beau demain :*

Bien qu'à changer tu t'évertues,
Mortel, suis les routes battues
Où chacun, par le temps chassé,
Aura passé.
Heureux si dans tes jours d'orage
Un coin bleu, perçant le nuage,
Te dit, éclairant ton chemin :
Il fera beau demain !

Il fera beau demain ! c'est le bonheur attendu qui se dérobe constamment à notre approche. Pour l'enfant, l'écolier, l'artisan, l'amant, l'époux, la vie se passe à espérer un meilleur lendemain. Le vieillard, lui-même, n'échappe pas à cette cruelle obsession :

Enfin, harassé de ta course
Comme un torrent loin de sa source,
Tu vas vers l'abîme, au hasard,
Pauvre vieillard !
Qu'alors un espoir te pénètre,
Et dise, au seuil du grand peut-être
Où vient sombrer le genre humain :
Il fera beau demain !

Les *Signes du printemps* ne sont pas toujours accueillis avec enthousiasme dans les petits ménages préoccupés surtout de boucler leur budget.

Ma chambre est tiède, et, dans ma mise
Peu coquet, c'est mon acabit,
Je puis vivre en bras de chemise,
Ménageant ainsi mon habit ;
Moins facile, ma Dulcinée
Pousse des soupirs mécontents
Devant sa toilette fanée :
Ce sont les signes du Printemps.

Combien d'entre nous peuvent s'appliquer cette boutade de « *Lequel vaut mieux.* »

Souvent dans ma bibliothèque
Je veux, de classiques divers,
Lire une œuvre ou latine ou grecque ;
Mais... distrait devant ces beaux vers
Je tiens mon volume à l'envers.
De plus d'un auteur discutable
M'amuse la légèreté...
Il vaut mieux un défaut aimable
Qu'une ennuyeuse qualité.

Il est tels couplets de l'*Olivier* et du *Moulin de chez nous*, dont Pierre Dupont n'aurait pas désavoué la facture :

En remontant la nuit des temps
C'est moi que l'on vit au déluge
Donner la preuve du printemps
Au vieux Noé sur son refuge ;
Vers l'arche allant au gré des eaux,
Déjà la colombe s'avance,
Apportant un de mes rameaux :
Je suis l'olivier de Provence.

Le « *Moulin de chez nous* » appartient au genre rustique.

Le tic-tac redit son refrain
La meule tourne dès l'aurore,
Et le soir elle tourne encore,
Ecrasant jusqu'au moindre grain.
En lous d'or, en pièce blanche
Le moulin gagne un beau denier :
Il a mis du pain sur la planche,
Pour la meunière et le meunier.

De tout temps, la Chanson eut pour compagne la Fantaisie : c'est d'un vol capricieux qu'elle passe d'un genre à un autre.

Dans « *La Chine ouverte* » je trouve des couplets auxquels les événements récents redonnent de l'actualité :

Marchand de bahuts incommodes
De pots, de jonques, de pagodes,
De laque, de bronze et d'émail,
De paravent et d'éventail,
Pour céder ton stock au détail,
Et pour que la France soit pleine
De tes mazots de porcelaine
(Car nous poussons tout à l'excès).
Laisse en Chine entrer les Français.

La note gaie et bon enfant — sans gravelure — est traitée de main de maître par le chansonnier.

Je cueille au hasard : *Prenez vos billets.*

Cupidon, c'est une honte
N'est plus le marmot
Qui, sans vous ouvrir un compte,
Vous prenait au mot.
Aujourd'hui s'il vous héberge,
Il a ses guichets ;
Et Cythère est une auberge,
Prenez vos billets !

Appréciez-vous le plâtre,
Le fard, le pastel !
De nos belles de théâtre
Fleurissez l'autel :
Mais pour obtenir un rôle
Dans leurs jeux secrets,
Chez elles, comme au contrôle,
Prenez vos billets !

Beaucoup d'esprit dans « *Rien ne me presse* », jugez-en :

Rien ne me presse
Je vais doucement mon chemin,
Sage lenteur n'est point paresse ;
Vive aujourd'hui ! D'être à demain
Rien ne me presse.

Rien ne me presse
De te voir revenir d'exil,
Printemps, retarde ta caresse ;
De payer mon terme d'avril
Rien ne me presse.

Rien ne me presse
De cueillir la fleur que je vois ;
Toute rose est une traîtresse,
Et d'aller me piquer les doigts
Rien ne me presse.

Rien ne me presse
De voir se vider le flacon
Qui me verse un semblant d'ivresse ;
Car de trouver la lie au fond
Rien ne me presse.

Le dernier couplet n'est pas moins bien venu que les précédents :

Rien ne me presse
D'achever ces pâles couplets ;
Si j'ai fait quelque maladresse
Vraiment, d'entendre les sifflets
Rien ne me presse.

Le président du Caveau était tenu de dire leur fait à ceux qui prétendent assimiler à la Chanson, les productions ineptes et stupides débitées dans les cafés-concerts. Voici en quels termes il les flagella dans le toast qui termine le premier volume.

Ecouter, partisan d'une mode stupide,
Des lazzis que débite une lèvres perfide
En argot polisson,
Et, public complaisant de leurs banales scènes,
Sourire à des pantins hurlant des mots obscènes,
C'est trahir la chanson !

Combien d'autres chansons — en dehors de celles que j'ai déjà citées — mériteraient d'être rappelées ici : *Ignorance* — *La Capucine* — *Ce gredin d'Avril* — *Ma Sonnette* — *Mes péchés* — *Prendre quelque chose* — *Plus besoin de chanter* — *Mon nom dans le Journal* — *Le Difficile* — *La Bonhomie*, etc. Je serais tenté — ma foi ! — de les citer toutes. Aussi bien, est-il préférable de vous renvoyer aux deux jolis volumes qui les contiennent.

Dût la génération présente — orageuse et troublée — ne pas y trouver son compte, je félicite leur auteur d'avoir échappé à la Chanson politique et à la Chanson patriotique : assez d'autres en usent et en abusent.

De la vie brutale, M. Emile Bourdelin n'a voulu retenir que les bons côtés : il ignore la haine et l'envie. A son œuvre, on devine qu'il est bon, foncièrement bon, indulgent pour tous.

Sachons-lui gré — pauvres enfants que nous sommes — de nous avoir distribué à pleines mains l'enjouement, la gaieté, la belle humeur, et souhaitons — pour tous les amis de la bonne Chanson — que le vœu si spirituellement formulé dans « *Ma dernière* » se réalise le plus tard possible.

J'eus longtemps en cage un pinson
Dont je dois suivre la leçon :
Jeune, quand souriait l'aurore,
Il donnait sa note sonore.
Vieux, il se tut obstinément ;
Et, comme lui, très sagement,
Je ferai bien de prendre ma retraite
Car, décidément, ma chanson n'est plus faite.

LÉON MAYET.

Echos Artistiques

La 100^e représentation de *Salambo*, à l'Opéra, a rappelé l'attention sur M. Reyher qui, avec *Sigurd*, se trouve avoir deux ouvrages centenaires à l'Académie nationale de musique.

Signalons à ce propos la liste des ouvrages écrits par le maître français pour le théâtre, en dehors des symphonies et œuvres lyriques exécutées au concert.

Ce sont : *Maître Wolfram*, opéra-comique en un acte, au Théâtre Lyrique (1854) ; *Sacountala*, ballet-pantomime en deux actes, avec Théophile Gautier, à l'Opéra (1858) ; la *Statue*, opéra-comique en trois actes, au Lyrique ; (1861) ; *Erostrate*, opéra en deux actes à Bade et à l'Opéra (1862-1871) ; *Sigurd*, opéra en quatre actes, à la Monnaie et à l'Opéra (1884-1885), et enfin *Salambo*, opéra en cinq actes, à la Monnaie et à l'Opéra (1890-1892).

* * *

Les 100 premières représentations de *L'Aiglon*, au théâtre Sarah-Bernhardt, ont produit 1.096,008 fr. 50.

M. Edmond Rostand est décidément un auteur favorisé *L'Aiglon* faisant cha-

que soir, à Paris, ses 11.000 francs de recette lui procure 1.300 francs de droits d'auteur, et *Cyrano*, à la porte Saint-Martin, ses 10.000 francs, ci 1.200 francs. En sorte que l'heureux poète empoche quotidiennement 2.500 francs.

* * *

La Comédie-Française devant quitter la salle de l'Odéon à la date du 1^{er} septembre, on s'occupe de lui chercher un emplacement.

Il est à peu près certain que les dispositions suivantes seront prises : la Comédie-Française s'installera dans deux théâtres des boulevards. Dans le premier, au Gymnase, on jouera la comédie ; dans le second, à la porte-Saint-Martin, seront interprétés les tragédies et les drames c'est-à-dire les pièces à grande mise-en scène.

Concerts Bellecour

Le mauvais temps a quelque peu nui cette semaine aux Concerts-Bellecour. Le grand festival de Massenet a dû être renvoyé à mercredi. Rarement le programme fut plus intéressant : l'œuvre considérable du maître avait été mise à contribution avec un grand discernement : Le ballet du *Cid* ; l'entracte de *Don César de Bazan*, les *Scènes pittoresques*, angelus et fête bohème ; la *Méditation de Thais* avec solo de violon par M. Faudray ; le *Crépuscule* avec MM. Faudray, Bedetti, Hérot, comme solistes.

La partie vocale était confiée à Mlle Sapaly, du Grand-Théâtre, qui a interprété avec beaucoup de virtuosité l'*Enchantement* et l'air des lettres de *Verther*.

Les premières auditions continuent, le concert de jeudi dernier n'en comprenait pas moins de quatre : *Marche triomphale*, d'Urich ; les *Petits Coqs*, polka-marche de E. Kock ; *Pluie d'étoiles*, grande valse de C. Monnet ; *Bonne nuit bébés!* berceuse de Marchetti.

Dans l'impossibilité de rendre compte du grand concert classique qui doit avoir lieu ce soir vendredi, nous nous bornerons à enregistrer les principaux morceaux empruntés aux auteurs anciens et modernes : *Ganzonezza*, de Mendelsohn, pour instruments à cordes ; *Samson et Dalila*, sélection de Saint Saëns ; ouverture d'*Oberon*, de Weber ; *Chant sans paroles* de Tschattowshy ; ouverture de *Gretna Gren*, de Guiraud, 1^{re} audition *Messidor*, entrée symphonique de Bruneau.

M. Millet, ténor léger, doit se faire entendre dans le grand air de *Joseph*, de Méhul et dans la *Procession*, de César Franck.

Nul doute, si le beau temps se met de la partie, que ce concert classique n'obtienne un succès égal à celui de ses devanciers.

L. M.

Par ci, Par là

La mode, qui ne perd jamais ses droits et éprouve le besoin de se fourrer partout, a pénétré, depuis déjà quelques mois, dans les coutumes funéraires, et a imposé ses volontés.

Il est actuellement du plus grand chic de se faire enterrer *sans fleurs, ni couronnes*, et tout moribond qui se respecte ne doit pas négliger de dicter cette dernière volonté avant de se faire enlever par la Camarde.

C'est pourquoi l'on voit maintenant sur toute lettre de faire-part, émanant de quelque famille « sélect », cette formule mondaine : *On est prié de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes*.

J'avoue que je ne suis pas partisan de cette innovation et que, si je ne craignais de faire du parti-pris, je partirais volontiers en guerre avec les fleuristes et les fabricants de couronnes.

L'usage d'envoyer des fleurs et des couronnes était un usage qui avait sa raison d'être. Il donnait aux gens le moyen de prouver à des amis qu'on ne les oubliait pas, que la douleur qui les frappait avait résonné dans leurs cœurs, c'était en un mot le dernier cadeau de l'amitié, le suprême hommage du souvenir.

Dans les temps primitifs, on enterrait les hommes avec leurs armes habituelles : lances, javelot, bouclier, et c'était un honneur qu'on rendait à leur loyauté et à leur courage ; dans l'antiquité, les Romains couchaient dans la tombe les leurs enveloppés de leurs plus beaux habits, les Grecs les paraient des bijoux les plus précieux et disposaient à côté d'eux des objets d'or et des pierreries de la plus grande valeur.

Les Arabes, et ceci de nos jours encore, tuent et enfouissent à côté de son maître, le cheval favori du défunt.

Chez nous, où la civilisation a banni toutes ces coutumes et où l'esprit de conservation des héritiers préserve les bijoux du sort que leur faisaient nos aïeux, nous avons adopté l'usage des fleurs et il n'y avait pas de plus humble convoi que l'on ne vit passer avec quelques bouquets ou couronnes !

Cela signifiait que des amis avaient tenu à avoir une dernière pensée pour le défunt et lui donner cette dernière marque de sympathie !

Maintenant l'on voudrait démolir ce vieil usage et persuader au monde que cette coutume ne sied pas à la majesté de la mort !

Mais pour quelle raison, grands dieux, qu'on me le dise ?

Quant à moi, j'espère que cette croisade n'aboutira pas et que nous verrons toujours les fleurs orner les lugubres cortèges, c'est le vœu que je forme pour ceux qui agonisent et pour moi... à la date la plus éloignée possible !

Maurice P...

BON-PRIME

Tout lecteur qui enverra ce Bon-Prime, accompagné de 2 fr. 50 au directeur du *Service central de la Presse* (13, faubourg Montmartre Paris), recevra *franco* par la poste :

Le **Guide Bleu illustré des Alpes françaises**, par JUGE, avec 32 vues photographiques (vol. in-12 relié cuir souple bleu, tête dorée) dont le prix en librairie est de 7 francs.

De même il peut recevoir, s'il le préfère, moyennant 1 fr. 50 l'un des quatre volumes suivants (ou les quatre réunis moyennant 4 fr. 65) savoir :

1° Les **Abus des Hussiers**, de LORTI, avec préface d'Alphonse Humbert, député de Paris (coût en librairie 2 fr.).

2° La **Rebellion Arménienne**, son origine, son but, par le vicomte R. DES COURSONS (coût en librairie 2 fr.).

3° La **Guerre de l'Indépendance grecque**, par Alfred LEMAITRE (coût en librairie 2 fr. 50).

4° Notes sur la **Question d'Orient**, par O. de BESOBRAZOW.

THÉ

DES

MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczemas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Récompense honnête

M. Boly, bijoutier, venait de toucher dix billets de mille francs au Crédit Lyonnais, argent qu'il destinait au paiement d'une maison de campagne qu'il venait de choisir à Nogent-sur-Marne; le marché était conclu, il n'y avait plus qu'à payer. M. Boly se retirait des affaires après fortune faite; il avait cédé son fonds, il allait planter ses choux, habiter la campagne, ce qui, comme chacun sait, est le rêve de tous les commerçants de la bonne ville de Paris.

Quand il eut encaissé son argent, M. Boly plaça les billets dans son portefeuille, mit le portefeuille dans la poche de son pardessus et, tranquilisé, il n'y pensa plus. Il rencontra des amis, leur offrit des consommations, parla de sa maison de campagne, étala sa joie de propriétaire; lorsqu'il se décida à rentrer chez lui, il était sept heures du soir.

Il palpa sa poche pour s'assurer que son portefeuille y était toujours; à sa grande surprise, il constata qu'il avait disparu. Une sueur froide inonda son visage.

Il retourna sur ses pas, explora le trottoir, revint au café, interrogea les garçons, personne n'avait rien vu.

Il regagna son logis en proie à une émotion facile à comprendre.

Mme Boly était furieuse; elle attendait depuis deux heures; son dîner était brûlé; elle déversait sa mauvaise humeur sur la bonne, une gentille brunette qui, pour toute réponse, haussait les épaules.

— D'où viens-tu pour rentrer si tard? demanda Mme Boly sur un ton aigre.

— Je viens du Crédit Lyonnais.

— Le Crédit Lyonnais ferme à cinq heures et il est neuf heures.

— Le dîner est tout brûlé, ajouta la bonne.

— Mais, qu'as-tu? interrogea tout-à-coup Mme Boly, tu as l'air tout chose.

Le moment critique était arrivé: il fallait tout avouer.

— J'ai perdu mon portefeuille, dit le bijoutier. Mme Boly pâlit.

J'ai bien compris? tu as perdu les dix mille francs?

— Je ne sais pas comment cela s'est fait; j'avais placé les billets dans la poche de mon pardessus.

— Crétin! s'écria Mme Boly, perdre dix mille francs! tu veux nous mettre sur la paille! tu t'es peut-être trompé; regarde dans tes poches.

Le bijoutier enleva son pardessus, son habit; il fouilla partout.

— Idiot! s'écria Mme Boly, le prix de notre maison de campagne!

— Mais, chère amie, balbutia Boly.

— Il n'y a pas de chère amie; où irons-nous habiter à présent? nous voilà sur le pavé.

— C'est un malheur cela peut arriver à tout le monde.

— Si c'était moi qui avais perdu cette somme, remarqua la bonne, c'est pour le coup que monsieur aurait fait une scène!

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, petite pimbêche, dit Boly.

— Pimbêche?

— Sortez!

— Ah! oui, dit la bonne en sortant, si c'était moi, je ne serais pas bonne à pendre.

— Perdre son portefeuille! reprit Mme Boly; oh! les hommes, ils ne sont bons à rien. Est-ce que je perds jamais quelque chose, moi?

— Tu as perdu un parapluie il y a trois ans.

— La belle affaire! un parapluie de neuf francs quatre-vingt-quinze; je ne l'ai pas perdu.

— Au contraire.

— Je l'ai égaré. Que vas-tu faire? Tu restes là comme une borne.

— Je vais faire insérer une annonce dans les journaux, avec promesse de récompense honnête. Mon adresse est dans le portefeuille.

— Rappporter dix mille francs! s'écria Mme Boly, est-ce que tu es fou? Celui qui les trouvera ne sera pas assez bête.

— Comment, assez bête?

— Assez honnête que je veux dire, il les gardera.

— Il saura bien que cet argent ne lui appartient pas: celui qui conserve de l'argent trouvé commet un vol.

— Et après?

— Il s'empressera de les rendre.

— Compte là-dessus. Jamais nous ne les reverrons!

— Je donnerai cinq cents francs à celui qui les rapportera.

Toute la nuit, Mme Boly accabla son mari de reproches.

Le lendemain, le bijoutier courut faire insérer une note dans les journaux; quelques jours se passèrent sans qu'il reçût des nouvelles de son portefeuille; il commençait à se désespérer, lorsque le commissaire de police de son quartier lui annonça qu'un ouvrier avait trouvé les dix mille francs et qu'il allait les lui rapporter dans la journée.

La joie succéda au désespoir.

— Le brave garçon! s'écria Mme Boly.

— Je le récompenserai généreusement, dit Boly; une pareille action mérite un bon pourboire.

— Vous lui donnerez cinq cents francs, dit la bonne; vous l'avez promis.

— Promis à qui? demanda Mme Boly.

— Monsieur le dit à qui veut l'entendre.

— Certainement, dit le bijoutier, je n'ai qu'une parole.

— Nous le verrons bien, dit la bonne; il va être content cet ouvrier de recevoir cinq cents francs.

— De quoi vous-mêlez vous? observa Mme Boly; allez voir à la cuisine si j'y suis.

— Je sais bien que vous n'y êtes pas.

— Allez.
— C'est bon, on y va, dit la bonne qui se retira en haussant les épaules.

— Oui, dit Boly, quand il fut seul avec sa femme, j'ai dit que je donnerais cinq cents francs, je les donnerai.

— Alors tu ne pensais pas que l'on te rapporterait ton portefeuille, dit Mme Boly; c'est une parole en l'air.

— Cela, c'est vrai.

— Cinq cents francs, c'est de trop; pourquoi pas lui donner mille francs pendant que tu y es?

— En effet, il n'y a pas de raison.

— Il faut raisonner, reprit Mme Boly; donner cinq cents francs à un ouvrier, cela n'a pas le sens commun; qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse?

— Evidemment, cela ne lui profiterait pas, cela lui causerait du tort.

— Bah! tu crois?

— Sans doute, cela lui donnerait des idées a-dessus de sa condition.

— C'est juste, je n'avais pas pensé à cela: il ne voudrait plus travailler.

— Il perdrait le goût du travail, renchérit Mme Boly, et l'oisiveté est la mère de tous les vices; ce ne serait pas un service à lui rendre.

— Tu as raison; j'lui donnerai trois cents francs.

— C'est encore trop. Que veux-tu qu'un ouvrier fasse de trois cents francs? Au lieu de les placer, il les dépensera en orgies; il se mettra à boire, il se rendra malade.

— Il deviendra alcoolique.

— Et c'est toi qui en seras cause; tu te le reprocheras toute ta vie.

— Tu m'ouvres les yeux; je lui donnerai cent francs. Un billet de cent francs, c'est gentil.

— Surtout pour un ouvrier.

— Cela vaut bien cela; il y en a tant qui auraient gardé le magot.

— Après tout, il n'a fait que son devoir; tout honnête homme en aurait fait autant.

— Enfin, il l'a fait, je lui donnerai cent francs.

— En réfléchissant bien, cet argent n'était pas à lui; il n'avait pas le droit de le garder.

— Il ne fait que restituer ce qui ne lui appartient pas. Cent francs, c'est peut-être exagéré.

— C'est une somme, dit M^{me} Boly; on ne gagne pas l'argent si facilement.

— Je lui remettrai cinquante francs, il sera encore bien content.

— Il devra s'estimer très heureux; on n'est pas obligé de lui donner quelque chose.

— Si je le récompense, c'est parce que je le veux bien.

— On donne ce que l'on veut; cinquante francs, c'est joli.

— Un ouvrier ne gagne pas cinquante francs dans sa journée.

— Cela équivaut à un salaire de quinze cent francs par mois, remarqua M^{me} Boly.

— Quinze cents francs par mois! c'est trop pour un ouvrier: on pourrait lui donner trente francs; tiens, je lui donnerai vingt francs.

— C'est encore plus qu'il ne gagne dans une journée, reprit M^{me} Boly; donne lui cent sous et il sera satisfait.

— C'est entendu; je lui glisserai dans la main une pièce de cent sous.

A ce moment, la bonne introduisit l'ouvrier.

— C'est vous, mon brave! s'écria Boly, entrez donc.

L'ouvrier entra timidement.

— Monsieur, madame; c'est bien ici monsieur Boly.

— Oui, c'est bien ici; c'est vous qui avez le portefeuille?

— Oui, monsieur, le voici.

Le bijoutier vérifia; les dix mille francs étaient au complet.

— C'est beau cela, dit Boly; vous avez fait votre devoir.

— Je me suis dit, reprit l'ouvrier, cet argent n'est pas à toi, tu dois le rendre.

— Il y a encore d'honnêtes gens, remarqua M^{me} Boly; vous allez prendre un verre de vin.

— Merci, madame je ne bois jamais de vin, je n'en ai pas l'habitude, on est trop pauvre à la maison: j'ai une femme malade et sept enfants.

— Vous avez raison, dit Boly, ne buvez pas de vin, pas d'alcool. Tenez, mon brave, voilà pour vous, ajouta-t-il en mettant vingt sous dans la main du malheureux; il avait encore réfléchi.

— Mais, monsieur, balbutia l'ouvrier, j'ai une nombreuse famille.

— C'est pour cela, gardez-les: c'est pour vous.

— Si, si, c'est pour vous, appuya la femme du bijoutier.

Et les deux rentiers poussèrent doucement l'ouvrier dehors.

Eugène FOURRIER.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Voici l'ordre des concours publics des élèves du Conservatoire:

Lundi 16 juillet à 9 heures: instruments à vent (cuivre); à 2 h., contrebasse, harpe, violoncelle et violon élémentaires.

Mardi 17, à 9 h.: instruments à vent (bois) à 2 h., piano élémentaire, clavier. Les concours auront lieu à l'Hôtel-de-Ville.

Mercredi, 18, à 2 h., chant; jeudi 19, à 2 h., violoncelle et violon supérieur; vendredi 20, à 2 h., déclamation; samedi 21, à 9 heures, et à 2 h., piano supérieur; lundi 23, à 2 h., opéra. Ces concours auront lieu au théâtre des Célestins.

La distribution des prix aura lieu au Grand Théâtre, le vendredi 27, à 2 h.

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'Institut **Nicholson**, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut «**Longcott**», **Gunnersbury, Londres, W.**

L'ARGUS AUX CENT YEUX

L'Argus de la Presse ainsi dénommé, en souvenir de l'Argus aux cent yeux de la Mythologie, est l'office le plus original des temps actuels; fondé il y a plus de vingt-deux ans, dans le but unique d'adresser à tous les artistes, peintres ou sculpteurs, les petites phrases que consacraient à leurs œuvres, les critiques d'art, l'Argus de la Presse s'est rapidement transformé en s'adaptant aux mœurs et aux progrès contemporains; l'Argus de la Presse est devenu le secrétaire autorisé des littérateurs, des artistes, des hommes d'affaires, des hommes politiques, des chefs d'industrie, des maisons de commerce et de toutes les administrations en général.

Plus de dix mille publications différentes y sont déponillées, chaque semaine, grâce à un personnel, à la sagacité et à l'activité duquel rend hommage le monde de l'intelligence.

Les confrères français et étrangers son l'objet de soins spéciaux de la part de l'Argus de la Presse, qui adresse à ceux-ci plus de deux mille coupures de presse par jour.

Il n'y a qu'un seul Argus de la Presse; il n'y a qu'un seul bureau qui ait le droit de porter ce nom (14, rue Drouot, Paris); les bureaux similaires qui existent tant en France qu'à l'étranger, sont tous postérieurs à l'Argus; leurs titulaires sont en général d'anciens employés de l'Argus, que ses soins ont formés.

D'une statistique originale produite par l'Argus de la Presse, il ressort que depuis 1879, cet office a répandu dans le monde entier, plus de cent millions d'extraits de journaux.

C'est une belle somme de travail qui a été fournie!

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRES

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie

(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort. LYON

Lettre Parisienne

LES CONGRÈS

Le joyeux fantaisiste Alphonse Allais nous a ces jours derniers, raconté l'aventure de ce visiteur de l'Exposition qui, ayant pris rendez-vous avec des amis près de l'aquarium, les attendit en vain pendant plus d'une heure et fut lui-même attendu dans un tout autre endroit que celui qu'il croyait.

Ce visiteur avait été victime d'un malentendu, oh? d'ailleurs bien naturel. Sur la façade d'un des palais de la rue de Paris, justement dans la région où se trouve l'aquarium, il avait lu cette inscription: *Palais des Congrès*. Le palais des Congrès ne pouvait être autre chose que l'aquarium, et devant cette façade il avait inutilement fait les cent pas, comme je viens de vous le dire. Or, comme l'inscription est en lettres capitales et qu'il est d'usage de ne pas mettre d'accent sur ces sortes de caractères, ce que notre ami avait pris pour le palais des congrès, était tout simplement, en lettres ordinaires: le palais des *Congrès*.

Ce n'est pas du tout la même chose. Et traiter de congrès les savants de toute sorte qui se réunissent dans ce palais de style Louis XVI, ou soit disant tel, ne peut être autorisé qu'aux peintres d'affiches, mais quant à nous, nous nous garderions d'un tel manque de respect.

D'ailleurs il ne s'agit pas que de poissons dans ce palais qui n'est pas l'aquarium. Il s'agit aussi d'oiseaux, et la preuve, c'est que le congrès d'ornitho-

logie y a lieu justement ces jours-ci. Je viens de lire le programme de ce congrès. Il est fort bien conçu, très varié, et rien que par cet exemple, il montre combien d'activités de toutes sortes s'exercent à chaque instant dans cette immense enceinte de l'Exposition: activités industrielles, commerciales, artistiques et scientifiques.

Notez que les membres du bureau sont non seulement des savants français et étrangers très célèbres, mais encore des personnages de marque tels que le prince de Bulgarie, le prince Roland Bonaparte, M. Fery d'Esclands etc., etc. On va s'occuper tout d'abord de la partie scientifique, la description, la nomenclature, la classification de toutes les espèces d'oiseaux du globe, puis aussi des races disparues par rapport aux races actuelles. Puis on examinera la distribution géographique, les migrations les apparitions accidentelles d'espèces rares. Enfin on traitera des questions importantes de protection des espèces utiles, de destruction des espèces nuisibles, des chasses, de l'acclimatation, de l'aviculture, et quantité d'autres questions que nous ne soupçonnons même pas, nous qui ne sommes pas dans l'ornithologie.

Il est vrai que les oiseaux tiennent plus de place dans le monde que nous ne pourrions croire lorsque nous ne réfléchissons pas à cela. L'oiseau en liberté est un des charmes de la nature, son chant, son plumage nous réjouissent. L'oiseau domestique nous rend les plus grands services, et il va même jusqu'à devenir un compagnon comme le serin, le perroquet et la pie. Il est vrai que les vieilles dames et les savetiers surtout recherchent cette société, mais il y a assez de savetiers et de vieilles dames sur terre pour que leurs compagnons familiers deviennent déjà une corporation importante et qui, à elle seule, vaudrait bien les honneurs d'un congrès.

Pour parler sérieusement, rien qu'au point de vue de la culture et de la chasse, l'oiseau est un sujet digne de toutes les préoccupations et capable d'alimenter congrès et bibliothèques à l'infini.

Or, si un sujet en apparence si modeste a pu occasionner une réunion et même plusieurs réunions de savants, habitués à ne pas perdre leur temps en fadaïses, que ne faut-il pas penser des autres réunions de savants, d'artistes, d'économistes, qui vont se tenir toute la saison dans ce fameux «palais des Congrès»?

Ce que j'en pense, pour ma part, c'est bien simple. C'est que l'admirable Exposition universelle n'est pas seulement l'exposition des faits, des résultats matériels, mais aussi l'exposition des idées.

EXPOSITION DE PARIS

Ne manquez pas de visiter la

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, 2, PARIS

La PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER

VÊTEMENTS

Confectionnés et sur Mesure pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

CRÉATION SPÉCIALE POUR 1900

Demandez

le

Complet Exposition

VESTON
GILET
PANTALON

52^{fr.} 50

Envoi franco des Catalogues Illustrés et d'Échantillons sur demande

Seulement les idées ça ne se voit pas, mais ça dure.

C'est pour cela qu'une manifestation comme celle à laquelle nous assistons peut faire dire sans doute beaucoup de mal d'elle par les esprits chagrins autant que superficiels d'ailleurs, mais elle fait du bien à l'humanité plus encore qu'elle ne fait dire du mal.

Les esprits superficiels et chagrins dont je parle adressent à la grande foire du monde des critiques de diverses sortes. La première consiste à ne voir dans l'Exposition qu'un immense lieu de plaisir, un endroit où les restaurants, les danses du ventre, les bouibouis de tout genre règnent en maître et sollicitent les passants par les plus grossiers instincts. Vraiment, s'il n'y avait que des danses du ventre — encore que la danse du ventre soit un spectacle assez pittoresque — ces critiques auraient beau jeu. Mais ces sortes de divertissements, et les restaurants eux-mêmes (pourant il faut bien manger de temps en temps) ne tiennent à la vérité qu'une fort petite place au milieu de l'immensité industrielle et artistique.

D'autres critiques sont plus subtils et plus spécieux. Ils disent que certainement on voit de très belles choses, mais que tout ce déploiement de luxe contribue, sous couleur de goût et d'art, à développer tout de même des appétits, laisse un chacun sur l'idée qu'il lui faut conquérir une part de ce luxe et que c'est en somme un danger social.

Enfin viennent ceux qui signalent un danger pour le pays en disant que la nation qui organise de ces sortes de tournois risque de préparer simplement des triomphes pour ses rivales. Eh bien, quelque part de vrai qu'il y ait ou paraisse y avoir dans tout cela, il n'en est pas moins certain que l'Exposition, réunissant dans un élan commun vers le progrès toute l'élite intellectuelle de l'humanité, contribue au bonheur du monde, car ce n'est pas en vain que l'on remue des idées, et ceux qui remuent des idées aussi belles, aussi utiles, ne sont tout de même pas des « Congres ».

Arsène ALEXANDRE.

LIBRE CHRONIQUE

La bouteille à l'encre... de Chine

Les événements se précipitent en Chine, d'où nous recevons des télégrammes à peu près aussi clairs et aussi véridiques que ceux de la guerre sud-africaine, tripatouillés par les Anglais.

Profitant de ce que les pirates britanniques ont toute leur armée engagée dans

le guépier transvaalien — sans savoir quand ni comment ils pourront s'en dépêtrer — l'ogre russe et le croquemitaine allemand taillent en plein drap jaune de quoi se couvrir des multiples empiètements anglais sur toutes les autres parties du globe.

Pendant que la perfide Albion recueille péniblement quelques détachements indo-européens disparates, pour tâcher de ne pas revenir bredouille de la curée asiatique — au risque de se faire boxer par les Boxers : à boxeurs, Boxers et demi — nos bons amis moscovites se chargent seuls de rétablir l'ordre en Mandchourie confinant à leurs frontières.

Nul doute qu'ils s'y établissent solidement à demeure, en vertu du précédent créé par les Anglais eux-mêmes en Egypte ; et quand ces derniers prétendront les en déloger — sur l'air connu du « concert des grandes puissances » — les Cosaques s'inspirant de leur exemple au Caire et à Alexandrie, les enverront se faire... contempler par les Pyramides.

Mais l'Europe — qui devrait pourtant connaître notre vieux Lafontaine, traduit dans toute les langues — se serait-elle adjugé la peau de l'ours avant de l'avoir tué ? Il semble bien que le partage de l'Empire du Milieu n'est point une opération militaire aussi facile que les flottes alliées le supposaient de prime-abord, en bombardant *tout Takou* cet avant-port de Pékin.

Les chancelleries restent anxieuses et *dés-Orientées*, c'est le mot.

Et si quelque chose pouvait être risible dans l'effroyable mésaventure où nombre de nos nationaux sont en

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL
OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.
Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.
MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS — VENTE — LOCATION

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux

DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL **ESPIC** est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE EN 20 JOURS ELIXIR S'VINCENT PAUL

GUÉRISON RADICALE par l'**ELIXIR S'VINCENT PAUL**
Renseignements chez les **SCURS de la CHARITÉ**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
Gurner, Ph^m. 1, Passage Saulnier, Paris et t^m Ph^m. — Broch. franco.

péril, sinon même massacrés à l'heure présente, il y aurait vraiment de quoi se tordre convulsivement devant l'inertie grotesque de nos diplomates européens, ahuris par des événements qu'ils n'ont su ni prévoir, ni même soupçonner.

Toutes les nations occidentales — dont les escadres rivales se regardent déjà en chiens de faïence, tout en coopérant à la casse de la porcelaine de Chine, au fond du Golfe de Pet-Tchili — se trouvent prises à l'improviste dans les mailles inextricables de la vaste conspiration des Boxers, jetant brusquement son réseau sur tout ce qui constitue l'élément étranger aux Célestes, et détruisant en un tour de main le long et patient ouvrage de nos missionnaires et de nos ingénieurs.

Il y a là-bas, pour diriger l'explosion nationaliste chinoise, une gaillarde Impératrice douairière, qui nous semble bâtie sur le rude modèle du père Kruger — si elle n'en a ni le sexe, ni les mœurs austères. Ce sont deux fortes têtes.

Elle est en train de jouer à l'Europe entière les mêmes surprises désagréables que le vénérable oncle Paul réservait aux pirates britanniques, qui croyaient ne faire qu'une bouchée de ses héroïques Boers.

A l'issue de la guerre sino-japonaise, la rouée commère s'empressa d'accepter les bons offices des nations européennes pour rouler ses vainqueurs et les empêcher de prendre pied sur son territoire. Puis elle « tapa » ses libérateurs blancs d'emprunts couverts avec un empressement de dupes et dont elle affecta tranquillement le montant à des achats de fusils et de canons perfectionnés aux mêmes prêteurs naïfs, enchantés de cette double opération : avancer l'argent nécessaire à la fourniture des verges pour se faire fouetter.

Et maintenant ce ne sont pas les Chinois qui rient jaune !

FRANC-SILLON

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 7 juillet 1900.

Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés : Une aïeule des Végétariens, par G. Lenôtre. — Théâtres, par

H. Lemaître. — Exposition de 1900 : Le Palais des Congrès et le Pavillon du Mexique, par A. B. — Le Centenaire de Desaix et de la Bataille de Marengo, par X. — L'incendie des docks du Lloyd autrichien, à New-York, par A. B. — La Guerre en Chine, par L. de Montarlot. — L'Orgue de Moscou, par L. Tardieu.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, la Semaine illustrée, par N. Nozeroy; Les Livres, par Pierre Duc; Le Sport, par A. Wimille; Memento de la Semaine, etc.

Nouvelle : Jeunes Mariés, par Aug. Lepage, illustrations de Simont-Guillen.

LE PETIT POÈTE

PARIS-NICE

Sommaire du 1^{er} juillet 1900.

Hommage à Paul Déroulède. — Le cœur ne vieillit pas. — Georges de Villers de l'Isle Adam. — Le petit ange envolé, Ch. Anglès. — Tes yeux, Guiguite. — A l'Exposition, H. Pernot. — Les oiseaux de Guérin, Ernest Quéré. — A. Alfred de Musset, Mme Frias-Desjardins. — Madrigal XIX^e siècle, René Delaporte. — Le Convoi funèbre, Victorin Rose, etc. etc.

Speacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, grand concert; les mardis, vendredis et dimanches, grande fête artistique. Orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de M. Ch. Fargues.

CONCERT DE L'HORLOGE

143-145, cours Lafayette.

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, à 2 heures, grandes matinées.

BULLETIN FINANCIER

La bourse est aujourd'hui très mal impressionnée par les nouvelles qui parviennent de Chine. Des ventes assez nombreuses et quelques-unes assez importantes ont lourdement pesé sur la tenue des cours.

Nos rentes ont baissé: le 3^o/_o de 35 cent à 99.77; le 3⁷/_o, de 37 cent., à 102, et l'Amortissable de 25 cent. à 98,85.

La Banque de France reste à 4.000 fr.

Le Comptoir National d'Escompte cote 600 fr.

Le Crédit Foncier à 675, le Crédit Lyonnais à 1,032 et la Société Générale à 605.

Nos chemins ont très sensiblement baissé.

Le Lyon recule à 181,5; le Midi à 1.317, le Nord à 2.375 et l'Orléans à 1.720.

Le Suez a baissé de 30 fr. à 35.20.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieur clôture à 72.15; l'Italien à 93.90 a baissé de 60 cent; le Portugais cote 23.85; le Russe 3^o/_o, 1891, 85.25. Le Turc D. 22,80 et la Banque ottomane 541.

En Banque, l'action Cie du Lambèze se traite à 40 fr.

Le Propriétaire-Gérant; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^o, Anc. Maison A. Waltener. — Lyon.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS